Le travail de l'émotion dans le jugement pratique

Louis Quéré

Occasional Paper 6
Paris, Institut Marcel Mauss – CEMS
2012

Louis Quéré

Le travail de l'émotion dans le jugement pratique

Conférence à l'Université de Nice le 4 avril 2012

Élucider le travail des émotions dans le jugement pratique requiert de réviser nombre de nos schèmes habituels. Le rôle des émotions est en effet souvent appréhendé selon le double modèle de l'influence – les émotions provoquent ceci ou cela – et de l'enchaînement de stimuli et de réactions (arc réflexe). Si on introduit une problématique du travail des émotions c'est pour tenter d'échapper à ces schèmes : 1. en attribuant à celles-ci des opérations et des accomplissements (un faire + des résultats) ; 2. en prenant en compte la temporalité et la sérialité des épisodes émotionnels ; 3. en analysant ceux-ci en termes d'organisation de la conduite, celle-ci étant envisagée non pas comme des successions d'arcs réflexes, mais comme des unités de transactions entre un organisme et son environnement.

Pour ce qui est du jugement pratique, le schème prédominant est celui de la délibération pratique – déterminer l'action à faire –, que les philosophes décrivent à l'aide du syllogisme pratique. En fait, formaliser le raisonnement pratique par revient à simplement donner une traduction linguistique « *ex post facto* soit d'un acte accompli par l'habitude sans l'intermédiaire du jugement, soit d'un jugement déjà accompli » (Dewey, 1993, p. 238). Le syllogisme pratique, même amendé par Anscombe et Descombes, impose en quelque sorte une forme logique externe soit à des opérations simplement accomplies sur la base des habitudes, soit à un jugement pratique déjà formé selon des modalités autres que le raisonnement (si on considère que celui-ci est discursif)[1]. Enfin, s'il est vrai que le jugement pratique génère une action à faire, il est aussi important de noter qu'il produit une nouvelle situation, une situation dont l'indétermination ou le caractère douteux a été réduit. Ce que l'on ne peut pas faire simplement « en jonglant avec des états mentaux » ; il y faut des opérations pratiques. Il convient donc de substituer aux « traductions linguistiques *ex post facto* » l'examen des opérations effectives par lesquelles se forment des « jugements de pratique ».

[1] Lorsqu'on formalise la délibération pratique par un syllogisme pratique, la majeure et la mineure « expriment des décisions prises au cours de l'enquête concernant ce que doit être l'état de choses pour le modifier dans une direction donnée » (Dewey, 1993, p. 237). Les prémisses du raisonnement ne sont donc pas données au départ ; elles sont élaborées dans et par la délibération. Par ailleurs, l'explication classique du raisonnement pratique traite les prémisses et la conclusion, qui est l'action à faire, comme des entités indépendantes. C'est une illusion créée par l'ordre du discours, où ce qui est une dynamique est mis en propositions isolées. « En réalité, dans une expérience dans le domaine de la pensée, les prémisses émergent seulement lorsque la conclusion devient manifeste. Dans ce type d'expérience (…) il y a mouvement continu des composantes. Comme l'océan agité par la tempête, il y a une série de vagues ; des suggestions qui se détachent et s'effondrent avec fracas, ou sont portées vers l'avant par une vague favorable. Si l'on parvient à une conclusion, celle-ci est le fruit d'un mouvement d'anticipation et de cumul, mouvement qui culmine finalement dans son achèvement. Une "conclusion" n'est pas quelque chose d'isolé et d'indépendant ; c'est le couronnement d'un mouvement » (Dewey, 2005, p 62).

Ajoutons que la délibération pratique, qui implique une enquête, n'est qu'une des modalités possibles du jugement pratique. Celui-ci peut effectivement intervenir avant l'accomplissement de l'action, mais si l'on raisonne en termes de cours d'cation, ou de conduites séquentielles et sérielles, la détermination de ce que l'on va faire – comment continuer ? – se fait tout au long du cours d'action, et de l'intérieur de son accomplissement, en tenant compte de l'évolution des circonstances et des résultats obtenus au fur et à mesure, évalués au regard du but poursuivi. Cette détermination et cette évaluation ne passent qu'en partie par la réflexion proprement dite ; elles passent aussi par les habitudes, qui font un travail considérable , et par une série d'autres phénomènes : 1. les *affordances*, qui sont des sollicitations d'actions par les objets, les événements et les situations ; 2. les incitations, voire les prescriptions implicites des événements et des situations ; 3. la perception de chemins et d'obstacles possibles dans la poursuite de ce que l'on désire et l'évitement de ce que l'on craint ou redoute.

Je vais d'abord évoquer des modes de raisonnement qui continuent à ne mettre l'accent que sur les biais cognitifs générés par les émotions (I). Ensuite, je m'appliquerai à élaborer une problématique du travail des émotions en partant de l'approche de P. livet (II), puis en évoquant quelques usages de cette expression en sociologie (III). Dans la dernière partie (IV), je solliciterai une fois de plus la tradition pragmatiste, notamment l'esthétique de Dewey, qoù l'on trouve esquissé une telle problématique. Il me restera en conclusion à énoncer les leçons que l'on peut ainsi tirer de cette problématique concernant le jugement pratique.

I.

Parler de « travail de l'émotion dans le jugement pratique » est quelque peu contre-intuitif, du moins dès lors que l'on donne une connotation positive à cette idée de travail. Car habituellement l'émotion est appréhendée sous l'aspect du biais, notamment cognitif, ou de la déformation, voire de l'annihilation, de la capacité de jugement, qu'il s'agisse d'émotion individuelle ou d'émotion collective – cf. par exemple l'idée, issue de la psychologie des foules, que les émotions collectives traduisent une régression du comportement rationnel et une dégradation du contrôle cognitif (perte des capacités de réflexion, de raisonnement et de détermination volontaire des comportements) ; qu'elles sont des phénomènes de contagion, de fusion ou d'hystérie collective ; ou des phénomènes d'imitation, de sympathie fusionnelle, de communion mystique, d'identification à un leader, etc. L'émotion a donc été souvent vue comme un obstacle à l'action rationnelle, un obstacle à réduire ou à supprimer, en partie parce qu'elle est impulsive et irréfléchie et qu'elle elle a partie liée avec le corps.

Un exemple d'une approche considérant que l'émotion affecte négativement la capacité

de jugement de l'agent est celle de Jon Elster. L'idée de base, que l'on retrouve souvent en psychologie des émotions, est qu'il y a des tendances à agir associées aux émotions, ou encore des déclenchements d'actions immédiates, ainsi que des attitudes et des préférences directement induites par l'émotion : si on a honte, on est porté à se cacher, si on se sent coupable, à confesser ou à réparer, si on a peur à s'enfuir, à combattre ou à s'immobiliser, à moins que ce ne soit à désamorcer le danger, etc. Quand on est sous l'emprise de l'émotion, on est aussi incapable d'anticiper qu'elle va décroître ou s'apaiser, et donc de se comporter sur la base de cette anticipation – attendre que la peur s'atténue, par exemple –, ce qui serait un signe de rationalité. Une des manifestations de l'emprise de l'émotion est, explique Elster, la précipitation, l'empressement à agir ou réagir, la tendance à préférer l'action immédiate. Comme le disait Sénèque, « la colère est hâtive » : elle fait se précipiter. C'est ce que certains appellent le « biais de commission », ou le « biais d'action » : on s'empresse de faire quelque chose, plutôt que d'attendre, et on ne tolère pas de rester sans agir. Un exemple parfois donné est celui des gardiens de but qui, sous l'effet de leur anxiété, initient leur mouvement de plonger à droite ou à gauche avant même que le coup soit tiré. Une conduite plus rationnelle consisterait à attendre quelques fractions de seconde pour voir ou comprendre ce qui se passe, d'autant que, souvent, l'émotion est passagère et a une durée de vie assez courte. Il est cependant des cas où la réactivité est essentielle, par exemple face à un danger ou dans des situations menaçantes.

Les émotions peuvent aussi affecter les croyances, et donc générer soit des croyances biaisées, soit des croyances mal fondées. La Fontaine (Le loup et le renard, du livre 11) dit : « Chacun croit fort aisément ce qu'il craint et ce qu'il désire. » Sous le coup de l'émotion, nous tendons par exemple à percevoir un danger comme plus grand qu'il n'est en réalité, ou nous cédons à la panique. Ou encore, à considérer comme certain ce qui n'est qu'une possibilité (négative, en cas de crainte, positive en cas de désir ou d'espoir) parmi d'autres.

La tendance à réagir immédiatement ne favorise évidemment pas le recueil des informations nécessaires à une action rationnelle. Elster (2011, p. 68) : « L'empressement génère des croyances de qualité médiocre du fait qu'il conduit l'agent à ignorer les conséquences à long terme de son choix présent ».

Elster continue donc à opposer réponse rationnelle et réponse émotionnelle. Ce qui n'est pas satisfaisant. Ne l'est pas non plus sa manière de rendre compte de la composante cognitive de l'émotion, car elle déforme profondément la structure intentionnelle de celle-ci[2]. Soit le cas

[2] Cette structure intentionnelle revêt deux aspects : l'émotion est à propos de quelque chose ; elle est orientée vers un résultat. Selon l'approche en termes d'*appraisal*, les conduites émotionnelles représentent des activités de *coping*. Le *coping* consiste à faire face aux événements qui ont suscité l'émotion : « Plusieurs émotions peuvent être

de la peur : « L'antécédent cognitif de la peur (quelquefois renforcé par un antécédent perceptuel) est la croyance en un danger imminent. La peur peut, à son tour, renforcer cette croyance, dans une trainée de poudre émotionnelle. Des traits de l'environnement qui normalement n'auraient pas été observés – "des broutilles aussi légères que l'air" – reçoivent une interprétation alarmante qui provoque l'escalade de la peur » (Elster, 2011, p. 326-27). Parler d'« antécédent cognitif de la peur » revient à exclure la cognition de l'émotion. C'est à partir de ce geste que l'on peut ensuite se mettre en quête des biais cognitifs provoqués par les émotions.

*

* *

Les émotions sont-elles si irrationnelles qu'on le prétend dans une partie de la tradition philosophique occidentale depuis Platon (ce n'est pas le cas chez Aristote) ? Tout dépend bien sûr de ce que l'on entend par rationalité, et aussi par émotion. Le spécialiste des émotions qu'est Klaus Scherer défend l'idée que les émotions sont souvent rationnelles et raisonnables, y compris lorsqu'elles se manifestent par des réactions instinctives, notamment lorsqu'il s'agit de faire face à des événements importants et urgents. Il fait partie de ceux qui définissent l'émotion en termes d'évaluation (*appraisal approach*) : l'émotion est un mécanisme d'évaluation qui active des tendances à l'action ; l'*appraisal* est cognitive, même si elle n'est pas consciente, car elle estime l'importance de l'événement, considère ses implications et la capacité du sujet à y faire face. Sur le plan de l'évolution, l'émotion est un mécanisme d'adaptation, très flexible et très performant, à des environnements complexes et changeants ; elle permet notamment de faire rapidement face à des événements qui requièrent des jugements et des décisions rapides, et face auxquels on n'a ni la possibilité ni le temps de chercher les informations nécessaires à une délibération. Dans ces cas, soutient Scherer, l'émotion fournit une base rationnelle aux décisions, à condition bien sûr que l'évaluation/appréciation de l'événement et de la situation soit appropriée, que fonctionnent les mécanismes de la ré-évaluation et du contrôle de l'émotion.

Dans la même veine, Mark Johnson, un philosophe cette fois, attribue dans son dernier livre, *The Meaning of the Body*, aux émotions la capacité de prendre la mesure des situations : « Dans la mesure où nous estimons/évaluons comment les choses se passent pour nous dans nos interactions continuellement changeantes avec notre environnement, nous prenons la mesure de

---

définies par une structure intentionnelle : celle de maintenir ou de changer un type donné de situation, et de le faire d'une certaine façon, compte tenu de certains aspects de la situation donnée et des sortes d'objets donnés dans ces situations » (Frijda, 1986, p. 98). Ce schème est aussi présent chez Damasio : « Les émotions fournissent un moyen naturel pour le cerveau et l'esprit d'évaluer l'environnement à l'intérieur et autour de l'organisme, et de répondre en conséquence et de manière adaptée » (in Johnson, 2007, p. 60).

notre situation. Cela détermine pour une part ce que la situation *signifie* pour nous, ici et maintenant (…) Les émotions ont de la signification pour nous dans la mesure où elles se situent au cœur de notre capacité d'évaluer/estimer les situations où nous nous trouvons et d'y agir de façon appropriée. Quand nous les éprouvons, nous pouvons entrer dans nos délibérations plus conscientes concernant la façon dont nous devrions répondre à la situation » (p. 61). Bref, les émotions servent de point d'appui à une délibération pratique en bonne et due forme.

Alors, quand une émotion est-elle rationnelle ? Pour Scherer, un des critères de la rationalité de l'émotion est son caractère approprié à la situation : « Le critère requiert que ceux qui observent notre émotion conviennent qu'elle est justifiée vu les circonstances, c'est-à-dire que, étant donné les normes et les valeurs de la société, et les attentes communes concernant des situations d'un type donné, la réponse émotionnelle paraît compréhensible et acceptable », *i. e.* normale (Scherer, 2011, p. 340). De ce point de vue, certaines personnes peuvent manifester des « perturbations émotionnelles » et affectives : leurs réactions émotionnelles (y compris leur absence) ne sont pas appropriées ou proportionnées à la situation (démesure), au regard d'attentes réciproques, de normes sociales et de standards moraux en vigueur. Il se peut que cela soit dû à une incapacité, constitutive de la personnalité, à évaluer « correctement » la situation, par exemple en exagérant dans un sens ou dans un autre, *i. e.* en dramatisant ou en minimisant. Il y a donc différents obstacles à la rationalité de l'émotion : les principaux sont les biais dans l'appréciation ou différents dysfonctionnements individuels tels qu'une personnalité impulsive, « avec les nerfs à vif » ou une « sensibilité à fleur de peau », comme on dit, etc.

C'est surtout Antonio Damasio qui a retissé les liens entre émotion et raison dans son livre *L'erreur de Descartes*. L'émotion participe au processus de raisonnement, en l'assistant mais aussi, éventuellement, en le biaisant. Elle permet donc d'agir intelligemment dans une situation, *i. e.* efficacement et de manière appropriée, sans passer par une délibération en bonne et due forme. Mais ce n'est pas toujours le cas, car elle peut aussi biaiser le raisonnement. L'émotion est notamment présente dans l'intuition, conjuguée à ce qui a été appris et retenu de l'expérience passée et de la pratique. L'intuition est en effet, explique Damasio, un « processus cognitif rapide grâce auquel nous parvenons à une conclusion sans avoir conscience de toutes les étapes logiques qui y mènent (…) L'émotion livre la conclusion si directement et si rapidement qu'il n'est pas nécessaire d'avoir conscience de toutes les connaissances » (Damasio, 2005, p IV).

Alors quel rôle exact l'émotion joue-t-elle dans le raisonnement et le jugement ? Le lien entre émotion et jugement pratique repose part sur le phénomène de la pertinence (*relevance*) : on n'éprouve des émotions que dans des situations ou face à des événements ou des objets

auxquels on n'est pas indifférent ; *a priori* on n'est pas indifférent aux buts et aux orientations de ses actions, et il est difficile d'imaginer que l'on pourrait poursuivre efficacement ses buts sans s'occuper activement de les atteindre, donc sans motivation, dont l'émotion est le principal pourvoyeur. Mais d'un autre côté, force est de convenir que le jugement pratique peut requérir une évaluation réfléchie, une inhibition, ou une neutralisation, des réactions émotionnelles immédiates et un dépassement des intuitions qui y sont liées.

II.

La conception de P. Livet est dérivée de l'approche en termes d'*appraisal*, que j'ai évoquée (dont l'idée de travail n'est pas absente). En effet, il définit une émotion comme une réaction (qui modifie notre corps) à la perception d'un différentiel entre nos orientations en cours, ou nos attentes activées, et une nouvelle information ou une nouvelle situation, ce différentiel étant apprécié selon nos préférences, désirs, sentiments, valeurs en jeu dans cette situation. L'émotion est positive quand les événements vont au-delà des attentes, et négative quand ils les contrarient ou déçoivent. Ces attentes sont de différents types ; elles peuvent notamment être factuelles ou être normatives ; elles sont normatives quand des normes ou des conventions sociales sont en jeu. Les émotions étant suscitées par des dénis ou des ruptures d'attentes, elles nous révèlent nos tendances, dispositions, valeurs.

Un des intérêts de la conception de Livet est de déplacer plus résolument l'examen des émotions vers une problématique en termes d'opérations : « Nous devons analyser les émotions telles qu'elles sont et non telles qu'on voudrait qu'elles soient (…) Nous devons analyser les modes d'opération des émotions, et non pas simplement les définir conceptuellement » (Livet, 2002, p. 6-7). Quand on raisonne en termes d'influence ou de déclenchement de réactions, on ne peut pas questionner ces opérations, ce que j'appelle le travail des émotions, et leurs modalités. Cependant il me semble que Livet préjuge quelque peu de la nature de ces opérations, puisqu'il leur applique sa problématique des opérations de révision, qu'il a conçue par ailleurs. Incontestablement, cette problématique fait voir un certain nombre de choses intéressantes, mais en même temps elle réduit le travail des émotions essentiellement au déclenchement, au blocage ou à la dérivation de telles opérations de révision (des prémisses, des priorités, des préférences, des croyances, des plans d'action, etc.) – un autre aspect de ce travail est l'exploration et le dévoilement des valeurs. Quand on décrit les émotions comme provoquant, bloquant ou déviant des révisions, on ne sait pas vraiment quelle est leur contribution à l'effectuation de ces opérations.

Il y a quelque temps, je m'étais penché, dans cette perspective, sur le rôle de la surprise

dans la détection et la correction de l'erreur dans le cadre du raisonnement pratique. Le cas analysé était une transaction téléphonique (enregistrée) entre un usager d'Internet et un téléopérateur chez un fournisseur d'accès. Le téléopérateur avait à découvrir le problème à résoudre, à partir, à la fois, de sa description verbale par l'usager, des informations contenues dans la fiche d'abonnement de celui-ci, puis des opérations qu'il lui faisait faire sur son ordinateur pour vérifier certains faits et tester diverses hypothèses, à travers des instructions données au téléphone. Le diagnostic du problème – un défaut de connexion d'un ordinateur au réseau – avait été formulé au terme d'une série de tels vérifications et tests : « Là ce qui se passe c'est que apparemment il a pas intégré le modem … alors vous allez cliquer sur "démarrer", "paramètres" et "panneau de configuration" ». Tandis qu'il s'efforçait de guider l'usager, hésitant et maladroit, dans l'effectuation des opérations qu'il lui demandait de faire pour parer au défaut repéré, le téléopérateur s'enquit, à un moment donné, un peu par hasard, des conditions d'acquisition du modem en question. C'est là qu'il se rendit compte, à partir de la réponse de la cliente, qu'il s'agissait d'un autre type de modem que celui qu'il avait supposé, et que par conséquent il fallait arrêter immédiatement le traitement réparateur qu'il venait d'initier et lui substituer un autre. Il y avait bien un problème au niveau de l'installation du modem, mais il ne s'agissait finalement pas du type de modem auquel il pensait avoir à faire. Il avait inféré de la fiche d'abonnement du client, à laquelle il avait eu accès dès le début de la transaction, qu'il s'agissait d'un modem « bas débit » ; ce qui n'était pas le cas. Une question incidemment posée lui avait apporté une information nouvelle contredisant celles qu'il avait jusque là adoptées comme prémisses de son action : le modem à installer était un modem ADSL et pas un modem « bas débit » ! D'où sa surprise. Comment se faisait-il que la réalité soit différente de ce que laissaient supposer les informations enregistrées ? Comment se faisait-il que la fiche d'abonné n'ait pas été mise à jour par le service commercial lors du changement d'abonnement ? L'information nouvelle introduite par hasard l'obligeait à modifier une partie de la base d'inférence et d'action sur laquelle il s'était appuyé. Dans ce cas, on peut effectivement dire que la surprise a déclenché une révision des prémisses et des orientations de l'action engagée. Mais comment a-t-elle opéré exactement ? Pour pouvoir répondre à cette question il est nécessaire d'éviter de « ponctualiser » l'émotion, sinon celle-ci perd sa temporalité, et il n'y a plus de place pour une analyse de la séquentialité ou de la sérialité des épisodes émotionnels.

J'ajoute une remarque sur la forme du jugement pratique impliqué dans le cas évoqué. Ce jugement n'est pas formulé explicitement, mais il sous-tend l'instruction donnée : « Là ce qui se passe c'est que apparemment il [l'ordinateur] a pas intégré le modem … alors vous allez cliquer sur "démarrer", "paramètres" et "panneau de configuration" ». L'énoncé comporte, en

première partie, une proposition déclarative, qui non seulement énonce les faits découverts par l'enquête, qui constituent la base d'inférence concernant l'action à entreprendre, mais exprime aussi le défaut à réparer ou l'obstacle à surmonter, et pointe le changement matériel à opérer. La seconde partie est une instruction, prescrivant des opérations à faire. Ajoutons que si la détermination, par le jugement, des conditions réelles, existantes ou à instaurer, passe par des vérifications factuelles et le test d'hypothèses, elle repose aussi sur des habitudes. Toutes les opérations de la délibération pratique supposent des habitudes formées à travers des expériences antérieures, notamment des habitudes opérant dans les inférences (par exemple, dans celle qui pose que l'ordinateur n'« a pas intégré le modem » ou dans celle qui préside aux instructions visant à réparer ce défaut).

Une des critiques que l'on peut donc faire à la problématique des révisions de Livet est que l'on ne sait finalement pas comment les émotions contribuent aux révisions, d'autant qu'il considère ces dernières comme cognitives. Une partie importante des opérations, diverses et variées, effectuées pour réorienter l'action dans une situation où on s'est heurté à un problème, demeure aussi inexplorées. En effet une partie de ces opérations est matérielle et corporelle. C'est ce que souligne Dewey dans sa théorie de l'enquête. La délibération qui génère un jugement pratique ne consiste pas seulement à calculer une action, c'est-à-dire à ordonner discursivement (ou mentalement) le passage d'une fin déjà donnée à l'accomplissement d'une action particulière, traitée comme moyen. Elle porte sur une « situation totale » qu'il s'agit de transformer. Or, pour transformer une situation, il faut identifier le mieux possible les conditions existantes, voir comment elles peuvent être modifiées, et provoquer, par des opérations, de nouvelles conditions qui agiront causalement avec les premières pour produire le résultat recherché. C'est pourquoi l'enquête qui aboutit au jugement pratique « transforme et reconstruit *existentiellement* le matériel qu'elle traite », à savoir la situation à modifier. Or on ne peut reconstruire concrètement une situation que par des opérations qui aboutissent à des résultats pratiques : aux opérations d'observation, de collecte de données et d'inférence, « dirigées par des idées dont le matériel est lui-même examiné par le moyen d'opérations idéelles de comparaison et d'organisation » (Dewey, 1993, p. 233), s'ajoutent « le faire et le fabriquer » qui transforment concrètement le matériau d'une situation et modifient l'environnement. Car, « toute enquête contrôlée (…) contient nécessairement un facteur *pratique* – une activité qui consiste à faire et à fabriquer, activité qui reforme le matériel existentiel antécédent qui pose le problème de l'enquête » (*Ibid.*, p. 232)[3].

[3] Dewey distingue deux « types généraux » d'opérations : celles qui « sont faites sur et avec du matériel existentiel [ou sur des conditions existentielles] comme dans l'observation expérimentale » ; celles qui « sont faites sur et avec

C'est pourquoi n'est pas satisfaisante la conception selon laquelle les modifications qui ont lieu dans la formation du jugement pratique ne concernent que les croyances, les préférences ou les orientations de l'agent, car c'est la situation elle-même qui demande à être transformée : « Les croyances et les états mentaux de l'enquêteur ne peuvent être légitimement changés que si des opérations existentielles, enracinées profondément dans les activités organiques, modifient et requalifient la matière objective. Si cela n'est pas le cas, les changements "mentaux" ne sont pas purement et simplement mentaux (comme le veut la théorie traditionnelle), mais sont arbitraires et sur le chemin qui mène à la fantaisie et aux illusions » (*Ibid.*, p. 232)[4]. C'est aussi pourquoi on ne peut se satisfaire de la formule selon laquelle l'enquête fixe ou révise les croyances, car on risque d'oublier que son aboutissement n'est pas un état mental, mais « un état de choses objectif et assuré (*settled*) : si assuré que l'on est prêt à agir, en pensée et en acte, en s'appuyant sur lui » (*ibid.*, p. 64). Je précise que, par activités organiques, Dewey entend principalement des activités de contact, ainsi que des activités visuelles, auditives et motrices : toucher, tapoter, presser, tirer, peser, manipuler, etc., pour trouver à quoi « ressemblent » les choses ou comment elles se comportent : « L'individu bouge les yeux, la tête, souvent le corps entier pour déterminer les conditions dont il doit tenir compte pour former un jugement ; de tels mouvements produisent un changement dans les relations de l'environnement » (*ibid.,* p. 93).

C'est à dessein que je donne la parole à Dewey, car il a été un des premiers à concevoir les opérations des émotions en termes de travail, notamment dans son analyse de la dimension esthétique de l'expérience : l'énergie émotionnelle « accomplit quelque chose » (Dewey, 2005, p. 190). Dewey ne réserve cependant pas le travail de l'émotion à l'esthétique ; il prend l'esthétique pour expliciter les principales dimensions de l'expérience humaine, convaincu qu'il est que c'est dans l'art qu'elles se manifestent le mieux et que c'est d ans l'art que nous trouvons la forme éminente de la fabrique du sens et de la communication humaine.

III.

Avant d'expliciter la manière dont Dewey conçoit ce « travail réel » de l'émotion, je voudrais brièvement évoquer deux usages très différents de cette notion en sociologie. Le premier est celui d'Arlie Hochschild, qui est connue pour ses analyses de l'*Emotion Work*, dans le sillage de Goffman. Il s'agit en fait d'un travail sur les émotions plutôt que d'un travail des

---

des symboles », comme dans l'élaboration d'un bilan pour une entreprise (Dewey, 1993, p. 72).

[4] Voici une autre formulation du même principe : « Toutes les enquêtes sont (...) des processus de ré-organisation progressive et cumulative des conditions antécédentes (…) L'enquête, qui conduit au jugement, est elle-même un processus de transition temporelle réalisé dans des matériaux existentiels. Autrement, il n'y a pas de résolution d'une situation, mais seulement la substitution d'une croyance subjective non garantie à une autre croyance subjective non garantie » (Dewey, 1993, p. 326).

émotions. Hochschild décrit le travail fait sur soi pour contrôler la présentation de soi et gérer les impressions données aux autres, la régulation des émotions jouant un rôle important dans cette gestion des impressions. Il s'agit donc d'un travail interne fait par l'individu sur lui- même pour prévenir, susciter, contrôler, façonner ses émotions, et cela à titre de préparation de la conduite externe. Il utilise pour cela différentes méthodes : faire marcher son imagination pour susciter un stimulus émotionnel, changer ses idées pour modifier ses sentiments, respirer profondément pour retrouver son calme, sourire pour se sentir heureux, etc. Une méthode importante pour Hochschild est ce qu'elle appelle le « deep acting », qui, dans le domaine du théâtre, par exemple, consiste pour un acteur à devenir véritablement son personnage : appliqué à l'émotion, il consiste à provoquer en soi un sentiment ou une émotion, ou au contraire à les prévenir, et à en faire un moyen de gestion de l'impression.

Un autre aspect important de l'approche de Hochschild est l'idée que l'individu se conforme à des « feeling rules », qui sont des normes sociales qui prescrivent quels sentiments éprouver, quelles émotions manifester, et sur quel mode (moment, durée, intensité, etc.), dans tel ou tel contexte, dans telle ou telle situation. Ces « feeling rules » servent aussi à évaluer les manifestations d'émotions des autres, à justifier ou à expliquer les émotions inattendues ou inappropriées, ou à demander des explications, à faire des reproches (« tu devrais avoir honte », « tu aurais dû t'excuser »…) Enfin un dernier aspect de l'approche de Hochschild est l'idée d'*Emotion labor* : l'accomplissement du travail dans certains jobs, en particulier ceux dans lesquels les agents ont affaire à un public, celui des hôtesses de l'air, par exemple, comporte, comme composante importante, la manifestation et la communication de certaines émotions ; l'émotion devient alors une marchandise.

Le second usage est celui de Jack Katz, auteur d'un livre intitulé : *Comment fonctionnent les émotions*. Pour Katz (1999, p. 315), « les émotions sont des métamorphoses des fondations incarnées, sensuelles » de la conduite. Elles révèlent ces fondations à travers des processus de transformation, qui amplifient et mettent en relief les significations d'une situation, notamment telles qu'elles sont saisies par les sens : « La personne se sent bien dans sa peau ou pas, elle saisit l'étrangeté ou la familiarité de la scène, éprouve un sentiment quant à la manière dont l'action se déroule. En général on sent (*feels*) les situations. On sent que les choses vont vite ou lentement ; que ses actions sont faciles ou difficiles ; que ce que l'on a à traiter est simple ou complexe ; (…) que la situation ne requiert que de s'appuyer sur ses habitudes ou au contraire appelle d'atteindre de nouvelles régions du *self*… Ces sensations [corporelles] et ces sentiments pourraient être appelés des émotions latentes ou naissantes » (*ibid.*, p. 332). Le travail des émotions est donc un travail de transformation de significations.

Un autre aspect de cette opérativité est, selon Katz, de révéler ce qui est habituellement caché ; plus exactement, à travers leurs émotions les gens se manifestent les uns aux autres ce qui est habituellement caché dans leurs interactions. Qu'est-ce qui est caché ? Plusieurs dimensions invisibles qui fondent l'interaction sociale routinière. D'abord, l'interdépendance des identités, actions, expériences. Ensuite, les fondations corporelles d'arrière-plan du soi : précisément dans une expérience émotionnelle on se tourne, « par les sens plutôt que par la pensée », vers ces fondations corporelles (*ibid.*, p. 335). Enfin les émotions rendent visibles « les thèmes narratifs qui avaient été moins visiblement présents dans la vie sociale » (*ibid.*, p. 332).

Soit le cas de la honte et de la gêne qui l'accompagne : elles indiquent « la perte douloureuse de l'invisibilité qui est le véhicule d'une participation routinisée et en douceur à la vie sociale. La honte exprime la perte de la peau sociale, l'absence d'une manière de connaître les autres, et de se faire connaître d'eux, qui enveloppe le self, qui le protège, tout en étant instrumentalement utile » (*ibid.*, p. 319) – en effet l'individu reste invisible tant qu'il est reconnaissable comme incarnant un type social faisant quelque chose d'ordinaire ou de conventionnel, et cette invisibilité est produite comme tâche routinière (le fameux « on doing being ordinary » de H. Sacks). Cette production est même au coeur de la vie sociale quotidienne.

À vrai dire, ces opérations de transformation des significations et de dévoilement du caché sont plutôt générales, et ne concernent pas le travail des émotions proprement dit dans la formation du jugement ni dans l'organisation des conduites. Pour disposer d'une meilleure idée d'un tel travail, je vais me tourner vers l'esthétique de Dewey.

IV.

1. Je dois d'abord dire un mot de sa tentative de désubjectiver et de désintérioriser l'émotion. Pour Dewey, l'émotion n'est pas un état interne, privé ou subjectif ; elle est un mode de transaction entre un organisme et son environnement, antérieurement à toute distinction analytique de l'objectif et du subjectif ; elle est donc distribuée sur les deux, de sorte que c'est un objet ou un événement dans lequel le sujet est imbriqué qui a un caractère émotionnel, et que le lieu d'une émotion est une situation. Quand je dis que j'ai peur, cela veut dire aussi que la situation ou quelque chose dans la situation fait peur ; c'est un aspect objectif, relativement à moi, dans telles et telles circonstances ; donc la peur est autant dans la situation qu'en moi. J'ai évoqué la surprise plus haut : pour Dewey, elle n'est pas un *feeling* subjectif ; elle est une caractéristique de la situation, distribuée sur le sujet et l'objet, car antérieure à leur distinction, qui est analytique.

« En son sens ordinaire, une émotion est quelque chose qui est suscité par des objets,

physiques et personnels ; elle est une réponse à une situation objective. Elle n'est pas quelque chose existant quelque part en soi-même, qui ensuite emploie un matériau qui l'exprime. L'émotion est une indication d'une participation intime, sur un mode plus ou moins excité, à une scène de la nature ou de la vie ; elle est, en d'autres termes, une attitude ou une disposition qui est fonction de choses objectives » (Dewey, 1925, p. 390). En d'autres termes, une émotion implique « une interpénétration du *self* et de conditions objectives ». S'il en est ainsi, c'est parce qu'« une émotion est dirigée *vers* un objet, elle provient *d'*un objet ou encore se manifeste *à propos* d'un objet, que ce soit dans le domaine des faits ou des idées » (Dewey, 2005, p. 94). Le plus souvent, « une émotion a partie liée avec une situation dont l'issue est inconnue et dans laquelle le *self* qui ressent l'émotion est impliqué de façon vitale. Il peut s'agir de situations déprimantes, menaçantes, intolérables (…) » (*ibid.*). C'est pourquoi, « il n'y a pas, si ce n'est nominalement, de chose telle que *l'*émotion de peur, de haine, d'amour. Le caractère unique et original des événements et des situations vécus imprègne l'émotion qui est provoquée. Si c'était la fonction du discours de reproduire ce à quoi il fait référence, nous ne pourrions jamais parler de peur, mais seulement de peur-de-cette-automobile-qui-approche, avec tous les détails précisant le moment et lieu (…) Une vie humaine serait trop courte pour rendre avec des mots une seule émotion » (*ibid.,* p. 95, trad., mod.).

Soit un autre exemple, celui de la colère : « Quand, par exemple, il y a colère, elle est la tonalité, la couleur, la qualité diffuse de personnes, de choses, et de circonstances, or d'une situation. Quand nous sommes en colère, nous ne sommes pas conscients tant de la colère que de ces objets en leurs qualités immédiates et uniques. Dans une autre situation, la colère peut apparaître comme un terme distinct, et l'analyse peut alors l'appeler un *feeling* ou une émotion. Mais nous avons alors glissé dans l'univers du discours, et la validité des termes de ce dernier dépend de l'existence de la qualité directe de la totalité dans le premier. C'est-à- dire, en disant que quelque chose était ressenti, non pas pensé, nous sommes en train d'analyser, dans une nouvelle situation ayant sa propre qualité immédiate, le contenu d'une situation antérieure ; nous transformons la colère en un objet d'analyse, ce qui est différent d'être en colère » (« Qualitative thought »).

Pour qu'il y ait émotion, il faut donc qu'il y ait un enjeu dans la situation, quelque chose d'important dont le dénouement est incertain : on n'éprouve pas d'émotion à propos d'objets, d'événements ou de situations qui nous indiffèrent, ni dans des situations dont l'issue était assurée (sinon peut-être des états affectifs de satisfaction ou de déception). « Les émotions (quand elles ont un sens) sont des qualités d'une expérience complexe qui progresse et évolue (…) Elles sont toutes, autant soient- elles, liées à un drame et elles changent lorsque ce drame

évolue. La nature profonde de l'émotion peut être perçue lorsqu'on assiste à une représentation de théâtre ou lorsqu'on lit un roman. Elle accompagne la progression de l'intrigue ; et une intrigue nécessite une scène, un espace pour se construire ainsi que du temps pour se dérouler. L'expérience est émotionnelle, mais elle n'est pas faite d'une série d'émotions séparées. De la même façon, les émotions sont attachées aux événements et aux objets dans leur évolution (…) L'émotion a sans conteste partie liée avec le *self*. Toutefois elle appartient à un *self* impliqué dans la progression des événements vers un aboutissement désiré ou craint » (*ibid.,* p. 66-67 ; trad. modif.). Une des conditions de ce type d'expérience émotionnelle est la focalisation de l'attention sur l'environnement plutôt que sur soi. Frijda (2004) dit à peu près la même chose : « If attention is fully focused on the world, emotion experience is out there ».

2. Ce lien de l'émotion à la structure d'intrigue d'une situation la distingue des réactions réflexes. L'émotion suppose une préoccupation pour quelque chose en développement, dont l'issue est indéterminée ; elle intègre donc une composante cognitive d'attention, de découverte, d'évaluation ou d'imagination : « Nous sursautons instantanément quand quelque chose nous fait peur, tout comme nous rougissons immédiatement quand nous avons honte. Mais la peur ainsi que la honte ne sont pas dans ce cas des états émotionnels. En soi, ces émotions ne sont que des réflexes automatiques. Pour devenir émotionnelles, elles doivent devenir partie intégrante d'une situation globale et durable qui implique un souci des objets et de leur aboutissement. Le sursaut causé par l'effroi ne devient peur émotionnelle que lorsqu'on découvre ou que l'on pense qu'il existe un objet menaçant qui nous contraint à faire face ou bien à fuir. Le sang qui monte au visage ne devient l'émotion de honte qu'à partir du moment où une personne établit, par la pensée, un lien entre une action qu'elle a accomplie et la réaction défavorable d'une autre personne à son égard » (Dewey, 2005*,* p. 67). Une émotion prépare à l'action ; elle la stimule, si elle signifie « un rassemblement d'énergie pour traiter la situation dont l'issue est indéterminée » (Dewey, 1929, p. 225). Mais elle peut aussi l'entraver, si elle est « excessive dans son immédiateté »[5].

3. Cette distinction entre réaction réflexe et émotion n'est qu'une de celles que Dewey recommande de faire. Il y en a deux autres. La première est celle entre le *feeling* et l'émotion, la

[5] L'approche en termes d'*appraisal* a décrit le phénomène plus précisément. Les processus d'*appraisal* sont pour l'essentiel non conscients. Ils activent une préparation à l'action, notamment sous forme de motivation. Les résultats de ces processus sont des qualités senties des objets, des événements, des situations, qui sont érigés en cibles d'action ou d'évitement, en moyens pour une action en cours, etc. « Cette préparation à l'action transforme un monde neutre en un monde comportant des lieux dangereux, ou des lieux pour se réfugier, se mettre à l'abri, s'il s'agit de peur (…) Elle leur confère aussi des propriétés telles que ; "à enlever", "à écarter", "à tenir à distance", etc. » (Frijda, 2005). À propos de ces qualités senties, Frijda dit qu'elles ont des « amalgames » provenant de représentations non conscientes de ce que les événements/objets peuvent nous faire ou faire de nous, de ce qu'ils nous permettent de faire, incitent à faire, etc. La préparation à l'action conduit au « coping ».

seconde entre la décharge immédiate et l'expression. Concernant le *feeling*, Dewey fait la même opération de désubjectivation que pour l'émotion, dans le cadre d'une problématique de la pensée qualitative. « Une situation (…) est une existence complexe, tenue ensemble (intégrée), malgré sa complexité interne, par le fait qu'elle est dominée et caractérisée de part en part par une qualité unique (...) Si nous nommons cette qualité unique diffuse en termes psychologiques, nous disons qu'elle est sentie plutôt que pensée. Puis, si nous l'hypostasions, nous la nommons *un feeling*. Mais l'appeler *un feeling* c'est inverser l'état de choses réel. L'existence d'une qualité unifiante dans ce qui est considéré définit le sens de "feeling". L'idée qu'un "feeling" désigne une entité psychique indépendante toute faite est le produit d'une réflexion qui présuppose la présence directe de la qualité comme telle. "Feeling" and "felt" sont des noms pour une *relation* de qualité (…) Quand je dis que j'ai la sensation, l'impression, ou l'"intuition" que les choses sont comme ci ou comme ça, ce qui est réellement désigné est en premier lieu la présence d'une qualité dominante dans une situation en tant que totalité, pas seulement l'existence d'un *feeling* en tant que fait psychique ou psychologique. Dire " j'ai le sentiment ou l'impression que ceci ou cela" (…) est la première étape dans le développement de distinctions explicites [notamment d'objets et de relations]. Toute pensée sur n'importe quel sujet commence par une telle totalité non analysée » (« Qualitative thought »).

Cette appréhension de la qualité ne relève pas d'emblée de la cognition ; elle est plutôt la saisie sensible d'une totalité non analysée : « La qualité relève du domaine des occurrences de n'importe quelle expérience simple et totale entièrement indépendante de toute référence cognitive ou réfléchie » (Dewey, 1935, p. 207). Elle est « eue » (*had*) ou expériencée avant d'être pensée ou formulée. Ce qui veut dire qu'à la base son appréhension est affective et sensori-motrice.

Elle peut cependant être symbolisée, par exemple devenir l'objet d'une pensée articulée qui va l'objectiver en y distinguant des éléments et des relations entre eux. Apparaissent ainsi des objets, qui sont des éléments « dans le tout complexe, définis en faisant abstraction du tout dont ils sont des distinctions ». Cette transformation en des termes définis et cohérents peut être idéationnelle et conceptuelle, lorsqu'elle est médiatisée par le langage discursif et les symboles verbaux. Mais la symbolisation peut aussi être iconique, et elle repose alors sur une appréhension créatrice de la qualité.

C'est chez les artistes que l'on voit le mieux la pensée qualitative à l'œuvre, et son contrôle par un tout qualitatif. Car, pour Dewey, la pensée qualitative s'incarne le mieux dans la création artistique, qui est « l'exemple type de la pensée authentique » (Innis, 1998), car elle

intensifie une propriété de la pensée entière. En effet, l'esthétique se développe à partir des mouvements fondamentaux de l'acte de ressentir. La raison d'être de l'art est « d'accroître et d'enrichir la dimension qualitative de l'expérience, et de nous fournir l'"impression" appropriée des situations définies sémiotiquement et qui s'expriment dans les configurations de signes qui sont le support du sens esthétique » (*ibid.*). Dans le travail de l'artiste, la sélection des détails et l'élaboration des relations entre éléments ou parties se fait sous le contrôle du tout qualitatif éprouvé ; il fait en sorte qu'ils concordent et que leurs qualités respectives se renforcent mutuellement. L'appréhension artistique illustre ainsi le mieux « sous une forme accentuée et purifiée, le contrôle exercé par un tout qualitatif sur le choix du détail et le mode de mise en relation ou de l'intégration » (*ibid.*, p. 103). L'artiste produit « des artefacts qui reproduisent et incarnent les configurations de qualités » (*ibid.*).

Pour Dewey, tout raisonnement, toute enquête (notamment celle qui forme un « jugement de pratique ») dépendent eux-mêmes de cette appréhension sensible d'une qualité diffuse et unique de la situation, dont font partie l'intuition de l'imminence de ce qui va advenir, la saisie des possibilités d'action ou de passion (subir), ou encore l'émergence du sens de ce qu'il y a lieu d'y faire ; ils sont même contrôlés par cette qualité unique de la situation d'enquête, qui se transforme au fur et à mesure du développement de l'enquête : « À différentes idées correspondent des "sentiments" différents, des aspects qualitatifs différents, exactement comme pour d'autres choses. C'est grâce à ces propriétés de nos idées que celui qui cherche sa voie dans la résolution d'un problème complexe parvient à trouver une direction. Elles l'arrêtent lorsqu'il est sur la mauvaise voie et le font avancer lorsqu'il suit la bonne. Elles sont le signe de la circulation intellectuelle (…) Chaque fois qu'une idée perd sa qualité immédiate sentie, elle cesse d'être une idée et devient, comme un symbole algébrique, un pur stimulus permettant d'exécuter une opération sans le secours de la pensée » (Dewey, 2005, p. 151-52).

Dewey explique aussi qu'« *une* expérience dans le domaine de la pensée a une dimension esthétique particulière », grâce à sa qualité émotionnelle ; elle a une structure esthétique, même si elle diffère des expériences explicitement reconnues comme esthétiques – la différence ne porte que sur le matériau utilisé. « L'expérience [intellectuelle] possède en elle- même une qualité émotionnelle satisfaisante due à son intégration et à son accomplissement internes, qui sont le fruit d'un mouvement ordonné et organisé (…) C'est dans cette mesure qu'elle est esthétique. Ce qui est encore plus important, c'est que, non seulement cette qualité [émotionnelle] est un motif important pour entreprendre une recherche intellectuelle et la mener en toute honnêteté, mais également qu'une activité intellectuelle n'est un événement complet (ou *une* expérience) que si elle est parachevée par cette qualité [émotionnelle]. Sans elle, la pensée

reste inaboutie. En bref, l'esthétique ne peut être dissociée de l'expérience intellectuelle puisque cette dernière doit être marquée du sceau de l'esthétique pour être complète » (*ibid.*, p. 62-63).

4. Cela ne nous dit pas encore quel est le travail de l'émotion. La citation précédente nous met sur la voie : pour Dewey, ce travail est d'ordre esthétique, étant entendu que, pour lui, l'esthétique est une dimension de toute expérience humaine. Mais on ne peut comprendre ce travail que si on introduit une autre distinction : celle entre la décharge, ou l'expression directe et immédiate des émotions, et leur expression différée et médiatisée, ou encore celle entre les émois et perturbations, d'un côté, les attitudes émotionnelles qui durent, de l'autre. L'expression directe d'une émotion est une sorte de décharge immédiate d'énergie, comme, par exemple, le cri de joie suscité par la retrouvaille d'un ami que l'on n'a pas vu depuis longtemps. Dans ce cas, l'émotion n'accomplit rien. À l'opposé, une expression indirecte passe par l'incorporation d'une émotion qui dure, et de l'énergie qu'elle constitue, dans un matériau objectif qui l'entretient : la langue pour l'écriture d'un poème, les formes et les couleurs pour la réalisation d'une peinture, les sons pour la composition d'une musique, etc., pour prendre des exemples dans le domaine esthétique. Dans ce cas, une résistance est opposée à l'expression immédiate, et l'émotion dure parce qu'elle est entretenue par la confrontation au matériau résistant qui sert à l'exprimer. Elle se caractérise alors par ce qu'elle opère, par exemple, rassembler un matériau, sélectionner, organiser, ordonner les aspects de ce matériau appropriés pour son expression. « C'est l'émotion qui permet de trouver le mot juste, l'incident approprié au moment approprié, l'harmonie exquise des proportions, du ton, de la teinte ou de la nuance exacte qui contribue à unifier le tout en en définissant une partie. Toutefois, cette faculté n'est pas donnée à toutes les émotions : seule la possède l'émotion provoquée par un matériau qu'elle a elle-même appréhendé et rassemblé. L'émotion trouve sa forme et son élan quand elle s'exprime de façon indirecte lors de la recherche et de l'agencement du matériau, et non lorsqu'elle se dépense de façon directe » (*ibid.,* p. 98). Dans le domaine artistique, ce matériau est celui du peintre, du sculpteur, du musicien, du poète, etc.

S'il en est ainsi c'est parce que l'émotion représente alors une accumulation d'énergie, qui est mise au service de la « faculté de réaction » pour « assimiler » ce qui fait l'objet de la perception ou de la pensée. « C'est seulement quand la libération complète est ajournée et ne surgit qu'au terme d'une succession de périodes ordonnées d'accumulation et de conservation, découpées en intervalles par des pauses récurrentes d'équilibre, que la manifestation de l'émotion devient une véritable expression, pourvue d'une qualité esthétique. L'énergie émotionnelle continue d'opérer, mais dans ce dernier cas, elle exécute une vraie tâche ; elle accomplit quelque chose. Elle évoque, assemble, reçoit ou rejette souvenirs, images,

observations, et les façonne en un ensemble dont toutes les parties sont harmonisées par un même sentiment émotionnel immédiat. En résulte un objet doté d'une unité et complètement indépendant. La résistance offerte à l'expression immédiate de l'émotion est précisément ce qui la contraint à revêtir une forme rythmique » (*ibid.,* p. 190). Pour qu'il y ait travail possible de l'émotion, il faut la résistance d'un matériau (ou d'une situation) : c'est elle qui crée une tension permettant à l'énergie émotionnelle de s'exprimer. On peut penser aussi qu'il faut quelque chose comme le « travail de l'émotion » au sens de Hochschild.

5. Ce travail de l'émotion n'est pas réservé à la création artistique et à la réception des œuvres d'art – pour Dewey, comme je l'ai dit, l'art révèle la teneur et la dynamique de l'expérience parce qu'il intensifie celle-ci, accroît son intégration, etc. Il est présent dans toute expérience, puisque l'énergie de l'émotion y est une « force motrice et liante » : « Elle sélectionne ce qui s'accorde et colore ce qu'elle a sélectionné de sa teinte propre, donnant ainsi une unité qualitative à des matériaux extérieurement disparates et dissemblables. Elle apporte de l'unité dans et à travers les parties variées d'une expérience » (*ibid.,* p. 67 ; trad. complétée). Elle est aussi ce qui unifie le *self*, lorsqu'elle est provoquée par les fins des convictions morales.

Le travail de l'émotion est esthétique, en ce sens qu'elle assure l'intégration satisfaisante des composantes d'un mouvement en un tout où elles sont interdépendantes, et où elles concourent, par leurs liens, à une progression vers un achèvement qui est n'est pas une simple fin, mais un aboutissement. C'est un travail de sélection et d'assemblage d'éléments en une totalité organisée : « Il n'est pas possible de faire la part, dans une expérience vitale, de la pratique, de l'émotion et de l'intellect et de faire ressortir les propriétés d'une de ces composantes aux dépens des caractéristiques des autres. La phase émotionnelle relie les différentes parties et en fait un tout (…) »[6].

On trouve chez Dewey un exemple non artistique du travail de l'émotion : celui d'un entretien d'embauche, quand il n'est pas purement formel ou mécanique. Lorsqu'il y a un véritable échange, l'employeur entrevoit l'intégration possible des compétences et de la personnalité du candidat dans un tout – celui de l'ensemble dont relève la fonction à pourvoir. C'est, dit Dewey, l'émotion qui réalise cette intégration : « L'employeur voit à la lumière de ses propres réactions émotionnelles le caractère du candidat. Il le projette en imagination dans le travail qu'il postule et juge de sa compétence en fonction de la façon dont s'assemblent les

[6] Frijda retrouve aussi ce travail de liaison de l'émotion, qu'il appelle « recherche de cohérence », qu'il s'agisse de cohérence avec le monde, avec soi ou avec les autres. Il complète aussi le tableau de manière intéressante, en s'intéressant à ce que produit l'expérience émotionnelle. En particulier, elle élargit l'environnement, étend le domaine des activités activement recherchées pour les émotions qu'elles procurent et celui des habiletés impliquées. Elle développe aussi le monde de l'émotion (Frijda, 2005, p. 19).

éléments de la scène qui se heurtent ou au contraire s'ajustent. Soit la présence et le comportement du postulant s'harmonisent avec ses propres désirs et attitudes, soit ils entrent en conflit et l'ensemble jure. De tels facteurs, par essence de nature esthétique, constituent les forces qui conduisent les divers éléments de l'entretien jusqu'à une issue définitive. Ils interviennent dans la résolution de toute situation où prévalent incertitude et suspense, quelle que soit la nature dominante de cette situation » (Dewey, 2005, p. 68).

Pour conclure

J'ai essayé de montrer l'intérêt d'une approche transactionnaliste et pragmatique des émotions : transactionnaliste, au sens où les émotions sont un mode de transaction entre un organisme et son environnement, cette transaction n'étant pas une succession d'arcs réflexes, mais une unité temporelle, organisée séquentiellement[7] ; pragmatique au sens où l'on s'intéresse à leurs opérations et à leurs accomplissements. On pourrait trouver qu'une telle approche enjolive le rôle des émotions en ne soulignant que le côté positif de leur opérativité, ou que leur contribution positive au jugement et au raisonnement. Je ne crois pas que ce soit le cas, car ce qui apparaît constamment c'est l'ambivalence de cette opérativité : l'émotion peut susciter des révisions, mais elle peut aussi les bloquer et conforter les agents dans leur résistance à des révisions nécessaires ; l'émotion peut opérer comme « force motrice et liante », mais elle peut aussi être une force de désorganisation et d'éclatement ; l'émotion peut nourrir une « pensée qualitative », mais elle peut aussi court-circuiter les capacités de réflexion, de raisonnement et de détermination volontaire des comportements ; l'énergie émotionnelle peut générer une expérience authentique, mais elle peut aussi être dépensée en pure perte, etc. En un sens on pourrait dire que la valeur positive ou négative du travail des émotions dépend du travail sur les émotions décrit par Hochschild, qui est un travail socialement régulé.

[7] Je renvoie là-dessus au travail en cours de Martin Aranguren.

Références

Damasio, A., 2005, *L'erreur de Descartes*. Dewey, J., 1925, *Experience and Nature* Dewey, J., 1931, « Qualitative Thought ». Dewey, J., 1929, *The Quest of Certainty*.

Dewey, J., 1993, *Logique. Théorie de l'enquête*.

Dewey, J., 2005, *L'art comme expérience*.

Elster, I., 2011, « The two great fears of 1789 », *Social science Information*, 50 (3&4), p. 317-329.

Frijda, N. H., 1986, *The Emotions*.

Frijda, N. H., 2005, « Emotion experience », *Cognition and Emotion*, 19 (4), p. 473-497.

Hochschild, A., 1979, « Emotion work, feeling rules and social structure », *The American Journal of Sociology*, 85 (3), p. 551-575.

Johnson, M., 2007, *The Meaning of the Body*. Katz, J., 1999, *How Emotions Work*.

Livet, P., 2002, *Émotions et rationalité morale*.

Scherer, K. R., 2011, « On the rationality of emotions ; or, when are emotions rational ? », *Social science Information*, 50 (3&4), p. 330-350.